

Que veut, aujourd'hui, la littérature de mon pays?

Minerva Margarita Villarreal

traduction française de Lucia Carballo

La littérature veut toujours un monde meilleur. Il n'y a pas de littérature valable qui n'exerce pas une action de transformation chez le lecteur, car, avec elle, celui-ci entreprend une aventure fascinante. La vraie littérature envoûte. La vraie littérature nous transporte. Mais en ce qui concerne la littérature, il y a aussi des fausses portes d'entrée. La porte de la perception chez William Blake ne s'ouvre pas toujours lorsque nous feuilletons un livre. Tels les dépotoirs qui entourent les entrées et sorties des grandes villes du Tiers-Monde, là où s'entasse la ferraille de voitures empilées, les simulacres de livres prolifèrent, des montagnes de récits sans force narrative et des romans et recueils de poèmes qui sont peut-être des lueurs d'une voix puissante en devenir. Au Mexique, les centres commerciaux, les cafés et les librairies pullulent de cette vaste production de masse où la joie est éphémère, soutenue par la fantaisie; telle une maison sans fondations, elle manque d'ancrage dans la langue. Le plaisir est réduit à un mirage, il n'aboutit pas à une expérience et le lecteur est plus spectateur que participant. La vraie littérature implique le lecteur à tel point qu'il devient créatif. Les *empires* éditoriaux font la promotion d'une littérature indifférente à la création, dans laquelle s'immiscent, sous les mêmes moules, des histoires semblables, *thrillers*, où l'énonciation est appauvrie. De ces sommets de marketing émerge soudain une voix. Il y a beaucoup d'empressement à se frayer une place. Le rêve de la littérature n'est pas de gagner cette place; la poésie veut que ses derniers recueils résistent au-delà du mois réglementaire sur les étagères. Mais le rêve de la littérature n'est pas le véritable rêve de la création.

Avant la célébrité, l'intrigue. Avant le bruit, la voix. La vraie littérature a besoin d'air. Besoin du climat, de la campagne, de la ville sombre et de la ville illuminée, et elle exige l'aventure intérieure qui implique de se plonger dans un support externe, c'est-à-dire le papier ou l'ordinateur. S'aventurer dans l'exercice de l'écriture signifie plus qu'expérimenter. La réalité se vit. La vraie littérature permet à la réalité de vivre et de revivre sans cesse, à chaque lecture, à chaque époque. Elle signifie et signifie encore, et elle se fixe à l'intérieur de soi, pour soi-même. La littérature est un pont entre la réalité et moi. Je peux traverser ce pont uniquement et seulement si la réalité a réussi à se fixer, à trouver un autre lieu pour vivre. Quelque chose d'aussi grave, de presque sacré, peut-il être à la disposition de la fièvre du marché? Qu'est-ce qu'on nous vend? Que sommes-nous en train de fabriquer?

Quelle est notre peur de la littérature? Pour que l'écriture devienne art, nous devons nous reconnaître en elle. Il existe une phrase, en apparence simple, que Carlos Fuentes a déclarée en entrevue, et qui m'a fait comprendre que la littérature nous enracine, car elle nous aide à nous consolider en tant qu'êtres humains, elle nous fait nous sentir partie d'une nation : « Nous ne pourrions jamais rivaliser avec la réalité, elle sera toujours plus que n'importe quel livre; par contre, si j'invente un monde qui propose sa réalité propre, notre réalité vivra dans ce livre. » Nous vivons dans la réalité, mais la réalité vit et survit dans le récit, dans le poème, dans l'œuvre dramatique. Nous ne pouvons pas saisir la réalité, mais sa densité, son poids spécifique, son

bassin émotif se filtrent et s'ancrent dans une œuvre d'art. Et c'est intemporel. Bien que l'histoire de *Wuthering Heights* date du XIXe siècle et que son intrigue obéisse à ce contexte historique, elle nous semble tout aussi contemporaine ou plus qu'un roman sur le trafic de la drogue. Car les actions, les personnes, la maison, l'enfer idyllique qui bouillonne là, restent toujours très actuels. Et Emily Brontë n'a jamais réécrit d'autre roman, et elle mourut peu de temps après l'avoir écrit. Elle avait 30 ans. Elle l'avait publié à 28 ans sous un pseudonyme. Elle n'a pas connu la célébrité et son œuvre est aussi éternelle que cette planète. Emily Brontë a été condamnée par un rhume contracté au cours des funérailles de son frère. Son frère qui était un alcoolique, son frère qu'elle attendait toutes les nuits, nuits qui vivent maintenant dans les pages de son roman. C'est peut-être la mort de son frère qui l'a achevée. Beaucoup d'entre nous sont perdus par l'obsession du paraître et il semblerait que notre pain dépende de la place que nous voulons occuper.

La littérature ne veut pas seulement des saveurs authentiques, car nous savons que les saveurs authentiques, les sauces régionales, le chorizo, le guacamole ou le machacado n'aromatisent la littérature que par l'artifice. Dans les universités, les départements de littérature sont en mutation : ils disparaissent. À leur place, on cherche à ouvrir des départements d'études de langue et à remplacer les cours de poésie par des cours d'études culturelles. Il y a un objectif obscur à ne pas vouloir savoir ce qui se cache sous le paradigme de la société des connaissances : c'est la stratégie d'un pouvoir aveugle. Une réplique déguisée de l'autodafé des livres de *Don Quichotte*. Des livres brûlés de *Fahrenheit 451*. Des livres brûlés par Hitler. Des livres brûlés par Franco. Des livres brûlés par Pinochet et Videla. Mais, aujourd'hui, la dictature est la société de consommation, elle fait disparaître la lecture dans sa volonté d'instaurer une société d'information pour *tout le monde*.

Nous vivons dans l'effervescence de l'image, de la promotion de la communication, à un point tel qu'il suffit d'enfoncer une touche de clavier pour introduire la masse dans notre vie privée et offrir notre intimité à tous ceux qui souhaitent la connaître; nous confondons l'écriture avec la simplicité de la communication instantanée.

Au Mexique, la littérature est sous le joug d'un système éducatif qui favorise la concurrence, la soumission de la pensée, face à la technique et à la domestication intellectuelle d'une part; et d'autre part, le système fait la promotion d'un pays de lecteurs. Existe-t-il plus grand abîme dans une société où les mots sont réduits au silence, jour après jour, par les armes?

Dans ce vide, rien ne se produira si nous, les créateurs, comme dans le temps de Shakespeare et de Cervantes, si seuls, si à l'écart de toute prise de décision et des actions du pouvoir, ne parvenons pas à transformer notre pudeur, notre indignation, notre impuissance et notre colère en impulsions créatrices. Sans oublier que la culture de la création appartient à la solitude la plus intime. « J'écris lorsque je suis endormie », a dit Clarice Lispector.

Maintenant plus que jamais, cela signifie que l'art de l'écriture doit résonner. Cela signifie que de nouvelles voix doivent jaillir. Parce que la vraie littérature existe. Pour cela, elle reste et sa voix traverse le désert que génèrent le bruit et la multitude. Elle est sage dans une zone de guerre. Clarté face à la confusion. Calme face à la rage. Le mot surgit de la mer des ténèbres. La littérature est un voleur renvoyé par la nuit. Hameçon. Pierres qui nous protègent dans la forêt. Pierres qui révèlent le mirage de la ville lointaine. *Forêt* fut le nom de Dieu. Farine qui devient pain, qui devient pierre, qui devient colle. La poésie va au-delà. Un nuage dense frappé par la

foudre n'est ni nuage ni foudre, mais le bruit de la poudre à canon. Croire. Multiplier. Ne pas soustraire. Ne pas diviser. Ne pas isoler. Avancer dans le tunnel du matin, tel un soldat qui trompe la mort. La poésie ne veut pas être vendue. Elle veut être entendue. Présence entendue. Lamentations qui sont des voix. Ailes. La coupe de l'arbre, le *mezquite*, tremble sous le combat des oiseaux, tel un vieillard face à la méchanceté du fils.

La poésie ne doit pas être vendue. Elle veut être entendue. Présence entendue.

Myriade d'étoiles qui annule la distance avec la lumière de ce qui a existé. Par ces ciels, la peur s'illumine. Elle affronte la nuit solitaire. Sa mort. Son vide. Outre l'ingéniosité, la littérature exige la vérité, une vérité si profonde, plurielle, aussi manifeste que la vie.